Le cinÃ©ma, les bÃ©quilles et le futur antÃ©rieur

Lâ€™AUTRE REGARD
Par : Ahmed Cheniki (L'Expression -10/12/2006-)

Lâ€™AUTRE REGARD
Le cinÃ©ma, les bÃ©quilles et le futur antÃ©rieur
(L'Expression) - 10 dÃ©cembre 2006 -

Ce regard rapide permet de voir lâ€™Ã©tendue de la crise du cinÃ©ma.

La mort de notre ami Mohamed Bouamari, grand poÃ¨te du cinÃ©ma, a donnÃ© Ã voir la tragique situation du cinÃ©ma en AlgÃ©rie, marquÃ© par une lamentable prise en charge et une inflation de discours ronflants. Depuis dÃ©jÃ trÃ¨s longtemps, on Ã©voque une loi sur le cinÃ©ma qui viendrait corriger la grave faute commise en 1993 par le ministre de la Culture de lâ€™Ã©poque qui a dissous les trois entreprises de cinÃ©ma existantes (Caaic, Anaf, Enpa) sans penser un seul instant Ã des structures de substitution, ignorant totalement les contingences sociologiques particuliÃ¨res dâ€™un pays sous-dÃ©veloppÃ© comme lâ€™AlgÃ©rie. Le cinÃ©ma, comme les autres sphÃ¨res de la vie culturelle, vÃ©gÃ¨tent dans un environnement hostile, malgrÃ© lâ€™organisation de manifestations ponctuelles qui nourrissent lâ€™illusion et les cÃ©lÃ©brations posthumes.
Certes, ces derniÃ¨res annÃ©es, Â«Lâ€™AnnÃ©e de lâ€™AlgÃ©rie en FranceÂ», peu sÃ©rieuse et le prochain Ã©vÃ©nement, Â«Alger, capitale de la culture arabeÂ», ont, peut-Ãªtre, permis Ã quelques cinÃ©astes de retrouver les sentiers escarpÃ©s de la rÃ©alisation cinÃ©matographique, mais restent limitÃ©s dans le temps. Lâ€™absence de regard prospectif nâ€™est pas le propre du cinÃ©ma uniquement, mais de toute la production culturelle, condamnÃ©e au bricolage et au Â«mÃ©gotageÂ» pour reprendre un mot cher au cinÃ©aste sÃ©nÃ©galais, SembÃ¨ne Ousmane. Câ€™est une excellente chose de voir des cinÃ©astes de talent comme Rahim, Ould Khelifa, Benallal et bien dâ€™autres, renouer avec leur mÃ©tier dont ils ont Ã©tÃ© obligÃ©s de quitter momentanÃ©ment. Bouamari nâ€™a pas eu la mÃªme chose, sacrifiÃ© comme un vrai mouton Ã la veille de lâ€™AÃ¯d El Kebir. Son Â«moutonÂ» sera absent, malgrÃ© les bruits absurdes pour le rÃ©animer. Le cinÃ©aste est bien dÃ©cÃ©dÃ©, emportant avec lui son projet parce quâ€™il nâ€™avait pas trouvÃ© preneur Ã Alger. DÃ©cidÃ©ment, Bouamari nâ€™a pas de chance. En 1993-1994, il nous avait demandÃ© de lui Ã©laborer un sujet dâ€™une piÃ¨ce quâ€™il devait monter dans un grand thÃ©Ã¢tre de Marseille, Shahrazade des bas fonds, tel est le titre du projet qui nâ€™avait jamais Ã©tÃ© rÃ©alisÃ© parce quâ€™il Ã©tait tombÃ© malade, juste aprÃ¨s lâ€™acceptation de la proposition.
Ces temps-ci, malgrÃ© lâ€™absence tragique dâ€™une politique culturelle cohÃ©rente, quelques cinÃ©astes et des producteurs arrivent, avec les moyens du bord, Ã entamer la rÃ©alisation de films dont on ne connaÃ®t pas jusquâ€™Ã prÃ©sent leur destinÃ©e Ã©ventuelle. Dans un pays oÃ¹ il nâ€™y a presque plus de salles de cinÃ©ma et oÃ¹ la vidÃ©o se substitue au grand Ã©cran, avec le silence complice des autoritÃ©s qui laissent faire sans prendre une seule initiative pouvant libÃ©rer les initiatives et les salles, il est patent que les choses stagnent. Il faut Ãªtre courageux pour chercher Ã distribuer, Ã produire et Ã rÃ©aliser des villes. Dans quelques pays de la planÃ¨te, lâ€™Etat intervient pour rÃ©gler ce type de situations, par nâ€™importe quel moyen. Lâ€™absence dâ€™intervention des structures Ã©tatiques est mortelle pour le cinÃ©ma. Lâ€™AlgÃ©rie ne produit plus de films depuis plusieurs annÃ©es, ce qui engendre un dÃ©ficit dâ€™images. Kada Benchiha, vivant Ã lâ€™Ã©tranger a, dans un film-chronique, Le cinÃ©ma et moi, dit quâ€™il serait heureux que la tÃ©lÃ©vision diffuse, esquisse un Ã©tat des lieux sans complaisance donnant la parole aux uns et aux autres, concluant avec une parole juste de Mohamed Chouikh qui estimait que lâ€™une des erreurs est de confondre Ã©conomie de marchÃ© et braderie. AprÃ¨s la mise en place, aprÃ¨s 1990, de coopÃ©ratives, le privÃ© audiovisuel sâ€™est surtout intÃ©ressÃ© aux crÃ©neaux rentables comme la publicitÃ©, le publi-reportage, les news et parfois les Â«feuilletonsÂ» (sitcom) pour la tÃ©lÃ©vision. Cette situation sâ€™est encore aggravÃ©e par le malaise grandissant que vivent les salles de la cinÃ©mathÃ¨que, sans moyens et sans discours clair. Autrefois, vÃ©ritables lieux de

formation cinÃ©matographique, ces salles qui avaient Ã©tÃ© le thÃ©Ã¢tre de rencontres avec les grands cinÃ©astes de la planÃ¨te et qui programmaient de grands cycles, se meurent Ã petit feu. DerniÃ¨rement, lors de la rÃ©ouverture de la salle de Annaba, fermÃ©e depuis le dÃ©cÃ¨s de Amar Chetibi, son directeur, les prÃ©sents Ã la rencontre organisÃ©e Ã cet effet, nâ€™ont pas manquÃ© de dÃ©noncer cette situation qui perdure, brossant un Ã©tat des lieux qui aurait Ã©tÃ© bÃ©nÃ©fique sâ€™ils avaient Ã©mis des propositions de solutions possibles.
Le cinÃ©ma agonise depuis longtemps. Certes, on nous annonce des films tournÃ©s ou Ã tourner mais les choses restent toujours ce quâ€™elles sont. Une ou deux hirondelles ne feront jamais le printemps, ni faire frÃ©mir le mauvais temps dans un pays qui nâ€™arrÃªte pas de cÃ©lÃ©brer les occasions perdues comme le fameux programme de films du dÃ©funt gouvernorat dâ€™Alger ou de Â«Lâ€™AnnÃ©e de lâ€™AlgÃ©rie en FranceÂ». Aujourdâ€™hui, on se tourne vers le programme du dÃ©lirant Â«Alger, capitale de la culture arabeÂ» de 2007. Est-il possible de rÃ©Ã©diter le FESPAC de 1969 quâ€™avait suivi personnellement Mohamed Seddik Benyahia, alors ministre de la Culture et de lâ€™Information et supervisÃ© par Boumediene dans un contexte aussi pauvre sur le plan culturel?
On parle encore, ces jours-ci, de lâ€™ouverture prochaine du fameux Centre national du cinÃ©ma et de projets de studio qui nâ€™en finissent pas de recommencer. Il est aussi, chaque fois, soulignÃ© lâ€™adoption prochaine dâ€™une loi sur le cinÃ©ma dans un pays oÃ¹ on ne forme plus les mÃ©tiers du cinÃ©ma depuis la fermeture de lâ€™Institut national du cinÃ©ma en 1966-1967. Au moins, Ã un moment donnÃ©, câ€™est-Ã -dire vers les annÃ©es 70, on envoyait des Ã©tudiants se former dans les pays de lâ€™Est et dans lâ€™ex-Urss. Aujourdâ€™hui, lâ€™Ismas (Institut supÃ©rieur des mÃ©tiers des arts et du spectacle), censÃ© sâ€™occuper de la formation cinÃ©matographique est encore empÃªtrÃ© dans des questions de statut et de prÃ©rogatives. Plus de structures du cinÃ©ma ni de substitut possible. La dÃ©cision de dissoudre les entreprises cinÃ©matographiques (Caaic, Anaf et Enpa), sans rÃ©flÃ©chir Ã un ersatz possible qui ne pouvait pas Ãªtre forcÃ©ment public constitue une grave erreur mettant en pÃ©ril le devenir de lâ€™image dans notre pays. Ce type de mesures obÃ©it Ã une illusoire Ã©conomie de marchÃ© qui mÃ©connaÃ®t la spÃ©cificitÃ© de lâ€™art cinÃ©matographique et les fonctions de lâ€™image filmique. Certes, depuis lâ€™indÃ©pendance, les entreprises en charge du cinÃ©ma en AlgÃ©rie ont souvent Ã©tÃ© dÃ©faillantes et manquant tragiquement de projets sÃ©rieux et viables, mais la mauvaise gestion de ces structures ne pouvait justifier le verrouillage systÃ©matique et presque dÃ©finitif de lâ€™image filmique. Partout, en Europe par exemple, le cinÃ©ma reÃ§oit de sÃ©rieuses aides de lâ€™Etat, parce quâ€™il est, avant tout, un service public doublÃ© dâ€™une entreprise commerciale et le lieu de cristallisation et dâ€™articulation de lâ€™image du pays.
Paradoxalement, câ€™est en AlgÃ©rie, oÃ¹ le FLN de la rÃ©volution utilisa Ã©normÃ©ment le cinÃ©ma comme arme de combat et de propagande que lâ€™image dÃ©serte les contrÃ©es de lâ€™imaginaire et les lieux du rÃ©el. RenÃ© Vautier, Jacques Charby, Chanderly, Lakhdar Hamina et bien dâ€™autres producteurs dâ€™images, au mÃªme titre que les sportifs et les comÃ©diens, avaient pour mission de mettre le cinÃ©ma au service de la rÃ©volution. Le cinÃ©ma Ã©tait donc un espace de libÃ©ration. Ce nâ€™est pas sans raison que les premiers dirigeants de lâ€™AlgÃ©rie indÃ©pendante ont accordÃ© un grand intÃ©rÃªt Ã lâ€™art cinÃ©matographique et Ã la formation des techniciens du cinÃ©ma, nâ€™imaginant nullement la situation vÃ©cue actuellement par lâ€™industrie cinÃ©matographique. Les mÃªmes structures quâ€™on tente de mettre en place existaient dÃ©jÃ . Certes, les conditions politiques et culturelles ne sont plus les mÃªmes. Lâ€™Etat prenait le contrÃ´le des salles de cinÃ©ma (il y en avait environ 400), de la tÃ©lÃ©vision, des thÃ©Ã¢tres et dâ€™une partie des maisons dâ€™Ã©dition. En 1964, lâ€™Office des actualitÃ©s algÃ©riennes (OAA) est crÃ©Ã©. Les salles de spectacle Ã©taient gÃ©rÃ©es par les mairies. Le CNC (Centre national du cinÃ©ma) et lâ€™INC (Institut national du cinÃ©ma) voient le jour mais comme toujours, chez nous, ils ont vite disparu.
Juste aprÃ¨s cette pÃ©riode, câ€™est-Ã -dire durant les annÃ©es 70, les autoritÃ©s en place avaient cherchÃ© Ã faire jouer au cinÃ©ma un rÃ´le dâ€™illustrateur du discours politique. Câ€™est ainsi quâ€™ont vu le jour des films comme Noua de Abdelaziz Tolbi et ce quâ€™on avait appelÃ© pompeusement, Ã lâ€™Ã©poque, le cinÃ©ma djedid reprÃ©sentÃ© essentiellement par les films de Bouamari (Le Charbonnier) ou de Lamine Merbah (Les DÃ©racinÃ©s) et de Amar Laskri (Patrouille Ã lâ€™Est). Le cinÃ©ma se mettait au service de mesures politiques prÃ©cises, comme dâ€™ailleurs une

partie de la reprÃ©sentation artistique et littÃ©raire. Mais cette Ã©poque dominÃ©e par lâ€™Oncic a permis Ã©galement la formation de nombreux rÃ©alisateurs et techniciens algÃ©riens en AlgÃ©rie et Ã lâ€™Ã©tranger (Vgik de Moscou, Lodz, Idhec, Insas, IAD, Clcf de Paris...) qui, pour la plupart, chÃ´ment ou se sont convertis dans dâ€™autres crÃ©neaux. Certes, quelques-uns se sont installÃ©s en France ou au Canada. Seul Merzak Allouache semble sâ€™affirmer. Son film Chouchou a fait un tabac dans les salles franÃ§aises. Ses autres films ont eu moins de chance, mÃªme sâ€™ils avaient brillÃ© dans de nombreux festivals, notamment aux JournÃ©es cinÃ©matographiques de Carthage oÃ¹ il avait dÃ©crochÃ© le Tanit dâ€™or.
Les rÃ©alisateurs formÃ©s Ã lâ€™INC allaient aussi commencer Ã sâ€™affirmer. Les thÃ¨mes sociaux se frayaient un chemin dans un univers dominÃ© par la politique. Mohamed Zinet, un homme-orchestre, va avoir la gÃ©niale idÃ©e de transformer une commande de la wilaya dâ€™Alger en un film satirique retrouvant les espaces mythiques du thÃ©Ã¢tre de Ksentini et de Allalou. Merzak Allouache avait mis en scÃ¨ne son film-culte, Omar Gatlato qui avait agrÃ©ablement surpris un public retrouvant les images de la culture de lâ€™ordinaire, comme dans le cinÃ©ma italien.
Ce nâ€™Ã©tait nullement une grande nouveautÃ© dâ€™autant plus que la cinÃ©mathÃ¨que, au dÃ©part dirigÃ©e par Ahmed Hocine, qui avait laissÃ© la direction quelque temps aprÃ¨s Ã BoudjemaÃ¢ KarÃ¨che, devenait un vÃ©ritable espace de formation et dâ€™information oÃ¹ passaient les grands films et les grands cinÃ©astes. Ainsi, dÃ©couvrait-on le cinÃ©ma novo, le nÃ©o-rÃ©alisme italien, la nouvelle vague franÃ§aise (Truffaut, Godard...) Ã tel point que de nombreux films algÃ©riens reprenaient Ã©normÃ©ment de plans, dâ€™images et dâ€™idÃ©es de films Ã©trangers qui parcouraient sans cesse la reprÃ©sentation artistique. Lâ€™impact de la cinÃ©mathÃ¨que sur le fonctionnement de lâ€™Ã©criture filmique est important. Une lecture immanente des films algÃ©riens nous permettrait de dÃ©couvrir de nombreuses traces explicites et implicites de productions cinÃ©matographiques projetÃ©es Ã la cinÃ©mathÃ¨que. Nous connaissons lâ€™importance du cinÃ©ma italien, de la nouvelle vague et du BrÃ©silien Glauber Rocha dans la formation de nos cinÃ©astes.
Aujourdâ€™hui, câ€™est le vide sidÃ©ral qui marque un cinÃ©ma qui devrait Ãªtre considÃ©rÃ© comme un service public et qui pourrait retrouver ces images-symboles, tÃ©moins de toute une pÃ©riode marquÃ©e par une grande passion et un extraordinaire enthousiasme permettant Ã Tolbi, de nous offrir son admirable Noua, Ã Zinet, son film satirique, Tahia ya Didou, Ã Hamina, son chef-dâ€™oeuvre, Le vent des AurÃ¨s, Ã Beloufa, lâ€™inoubliable Nahla et Ã Tsaki, ses films singuliers trop empreints de poÃ©sie et marquÃ©s dâ€™une extraordinaire sensibilitÃ©. Tous les genres semblent vouÃ©s au silence. Ce qui est certain, câ€™est que tous les circuits du cinÃ©ma vivent un vide inimaginable. Il nâ€™est pas question de parler de production sans Ã©voquer les deux autres constituants de cette triade qui constitue lâ€™Ã©conomie du cinÃ©ma: distribution et industrie.
Ce regard rapide permet de voir lâ€™Ã©tendue de la crise du cinÃ©ma marquÃ©e par de multiples absences et un vide apocalyptique.

Ahmed CHENIKI

Posté par : alger-culture, le December 10 2006 11:13:52